

# A quoi pensent les moins de 35 ans ?

## L'anti-art à la Biennale de Paris

Dialogue entendu dans la foule :  
« Ça s'appelle l'art conceptuel...  
Puis : « Il n'y a pas d'art du tout...  
Dans le temps, il y avait au moins  
des tableaux ». Le parleur n'était  
pas de la première jeunesse...

La rupture n'est totale qu'avec  
un certain public : celui de l'ama-  
teur d'art. Ici, l'art ne réside pas  
dans l'œuvre mais dans une forme  
de vie... qui soit elle-même une  
œuvre d'art dans la mesure où  
elle est désaliénante. C'est peut-  
être pour une telle orientation  
que plaide la Biennale. Nous  
sommes ici à la fête. Une fête  
à laquelle semble déjà vous con-  
vier le parc floral lui-même. Pe-  
louses sans fin sur lesquelles rou-  
lent des massifs de fleurs ponc-  
tuées par ces « arbres » faits de  
main d'homme que sont les sculp-  
tures monumentales de Calder,  
Stahly, Agam, Schoeffel, Tin-  
guely... C'est l'avant-garde d'hier.  
Et aujourd'hui la « méta-machine »  
d'un Tinguely fait figure d'une  
œuvre surélaborée qui rentre du  
coup dans le rang.

### Casseurs de dogme

Une grande salle vide du stand  
« support-surface » et « peinture-  
cahiers théoriques » de Philippe  
Soliers n'offre au regard qu'une  
table de vente couverte de libel-  
lés contre la « mascarade idéolo-  
gique » de la Biennale ; d'ailleurs,  
l'écrivain ne veut discuter que de  
« De la Chine » de Maria-Anton-  
nietta Macciocchi.

M. Malraux, inaugurant la Bien-  
nale il y a dix ans, lançait, avec  
une ironie acide, devant la « méta-  
machine » de Tinguely qui cra-  
chait de l'encre et peignait auto-  
matiquement abstrait : « L'art  
abstrait a conquis sa place dans  
l'histoire ».

M. Duhamel, qui a passé deux  
bonnes heures à visiter cette  
Biennale, la première hors du  
musée, n'a pas dû manquer de  
remarquer une autre machine à  
pendule qui fabrique « automa-  
tiquement » des dessins aux va-  
riations symétriques, mais cette  
fois sans humour. Froidement,  
elle en débite avec un mouvement  
de pendule régulier. Ne prenez  
pas la peine de dessiner. La ma-  
chine le fait pour vous et vous  
rend libre pour des activités plus  
sérieuses.

Mais si M. Duhamel s'est at-  
tardé au parc floral, ce n'est pas  
seulement pour parfaire son in-  
formation artistique mais aussi  
pour saisir concrètement à quoi  
pensent les jeunes de moins de  
trente-cinq ans et plus particu-  
lièrement les artistes, ses admi-  
nistres. Le ministre a pu mesurer  
à quel point tout ici est « contre »,  
et « contesté » par principe. A la  
vérité, la « contestation » est ici  
appelée, institutionnalisée dans  
un laisser-faire artistique qui a,  
comme dit M. McLuhan, une  
fonction secondaire de « soupape  
de sécurité aux hautes pressions  
sociales ».

Dans cette Biennale, le côté  
éphémère et la minceur des tra-  
vaux apparaissent eux-mêmes une  
attitude significative de réfuta-  
tion du labeur dit artistique. Si  
les sociétés sont en crise, les  
œuvres d'art aussi le sont. Les  
unes expriment les autres dans  
une dialectique que cette Bien-  
nale montre peut-être plus que  
jamais. Par une certaine absence :  
comparativement aux précédentes  
Biennales, celle-ci est vide et les  
œuvres moins substantielles. Le  
visiteur rencontrera un « expo-  
sant » en baguenaude, la tête  
enfermée dans un carcan. Il en  
croisera un autre habillé en  
ecclésiastique et se souviendra  
l'avoir vu tout à l'heure sous  
une autre apparence. Durant  
tout le mois de la Biennale, celui-  
ci changera d'accoutrement à  
chaque heure... Sur l'asphalte, des  
acteurs se livrent à des contor-  
sions... On cherche l'art, et on  
risque de trouver les artistes qui  
ne livrent que des attitudes deve-  
nues formes.

Les artistes ne fabriquent pas  
d'œuvres, ils interviennent. Loin  
d'être offerte à la délectation du  
spectateur, l'œuvre est une ré-  
flexion sur la vie. Ainsi, en pas-  
sant à travers les pelouses, on ne

manque pas d'être frappé par le  
travail d'une équipe hollandaise  
qui a pris pour nom de circons-  
tance : « Cognition aérodyna-  
mic ». Ce « container » en feuille  
de plastique transparent, avec  
ses 20 000 litres d'air du paradis,  
est-il offert à la contemplation  
avec ses boudins d'air pur lancés  
tous azimuts, dans lesquels il  
faudrait aller pour aspirer quel-  
ques bouffées ?

C'est la réflexion anti-pollution.  
Elle est ironique et un peu déses-  
pérée. L'œuvre elle-même n'est  
qu'une attitude devenue forme.  
Depuis 1963 les Biennales nous  
ont habitués à ces œuvres d'en-  
vironnement, travail d'équipe qui  
supprimait l'artiste au singulier.  
Refaire l'environnement, c'est  
plutôt « désenvironner » l'homme  
d'un milieu qu'il voudrait fuir.  
Ces travaux sont relativement peu  
nombreux cette année et n'ont  
pas toujours, comme cela s'impo-  
sait naguère, partie liée à l'archi-  
tecture. Les organisateurs avaient  
proposé aux participants des  
thèmes « utiles » : lieux culturels  
mobiles, jeux d'enfants... Leurs  
souhaits sont restés sans réponse.  
Ici, les « environnements » sont  
surtout « contre », « désaliénants »,  
destinés à exaspérer les imagina-  
tions et à régénérer le besoin de  
récupération dans la nature des  
valeurs oubliées, précisent les  
auteurs de l'un des projets.

P OUR la septième du nom, cette Biennale est une résurrection. La crise des idées  
de 1968 l'avait laissée exsangue et quasi défunte. La voici qui revient avec des  
airs de fête. Et pour cette raison rarement on en aura tant attendu. Rarement  
aussi on nous aura autant laissé sur notre faim.

D'abord l'atmosphère de déménagement, où rien n'est tout à fait discernable, reste  
dans le confus et l'informulé. Cela ne tient pas seulement au grand hangar, à l'espace  
coupé de bandes de toile, parmi lesquelles se répartissent les œuvres avec incertitude.  
Peut-être aux œuvres elles-mêmes. Si l'art est plus que jamais en crise c'est que les  
idées le sont également, et les idéologies qu'il recouvre, ou récuse.

LE MONDE

5, rue des Italiens - 9e

29. Sep. 1971

Voici donc une génération d'ar-  
tistes réveilleurs d'idées, briseurs  
de valeurs et casseurs de dogmes  
qui tentent par l'humour et le  
ludique de retrouver romantique-  
ment la cohérence d'une vie  
aujourd'hui en miettes.

Ce qui n'est plus de mise, c'est  
l'appel au sentiment contemplatif  
si essentiel dans l'appréciation  
de l'œuvre d'art traditionnelle.  
Cela est encore plus évident dans  
l'architecture, art du permanent  
qui entre lui aussi dans l'âge du  
périssable et de l'interchangeable  
tant les symboles qu'elle fixait  
comme pour l'éternité sont  
aujourd'hui inopérants.

Mais il est difficile de retrouver  
son chemin dans la Biennale du  
parc floral. C'est une fête, une  
foire des idées et des choses qui  
concernent l'homme. C'est pour-  
quoi on glissera sur l'aimable  
pagaille où rien n'est véritable-  
ment visible et où tout semble  
s'offrir en vrac, de bric et de  
broc...

Il faut sortir de l'ancienne  
Cartoucherie où s'est logée la  
Biennale (avec en guise d'audi-  
torium une grande surface molle  
qui vous invite à l'abandon tandis  
que l'on joue du free-jazz), pour  
aller à l'un des pavillons où ont  
échoué les travaux d'architecture.  
Echoué est bien le mot.

Quel naufrage ! Deux ou trois  
projets avarés d'inscription, plus  
que sommairement présentés.